

**ÉCONOMIE : LES ENSEIGNEMENTS DU
BILAN STATISTIQUE DES ENTREPRISES**

**SPECTACLE : À GRENOBLE, MUSIQUE
ET CUISINE AU MENU DE LA MC2**

www.affiches.fr

les affiches

DE GRENOBLE ET DU DAUPHINÉ

VENDREDI 21 AVRIL 2023 - N°5146 - 2€

Le tourisme cyclable sur la bonne voie



L'AGENDA COMPLET DES SORTIES | TOUS LES MARCHÉS PUBLICS DE L'ISÈRE

D 92000 - 5146 - F: 2,00 €



3 789200 002003 5 1460

L'art louis-philippard

Ah, que voilà une exhumation épatante ! Le musée Hébert nous offre la redécouverte, fascinante par bien des aspects, de François-Auguste Biard (1799-1882), peintre lyonnais qui fut bien en cour dans les années ultimes de la Restauration. Une plongée fort plaisante dans l'esthétique déconcertante du XIX^e siècle.

Charles Baudelaire, Jules Verne, Théophile Gautier, Prosper Mérimée, Alfred de Musset, Maxime du Camp... Il est rare de parvenir à réunir tant d'esprits éclairés et tant de plumes illustres contre soi ! François-Auguste Biard y est parvenu. Et avec la manière, qui plus est. À chaque nouveau tableau de Biard exposé au Salon de Paris, le succès populaire était au rendez-vous (on frisait l'émeute devant ses toiles, selon certaines caricatures du temps), tandis que la verve de la critique l'étrillait allègrement. Il est vrai que Biard s'était fait une spécialité des scènes de genre, saturées de détails d'un prosaïsme plus ou moins cocasse. Il aura été le roi de la peinture anecdotique, le prince de la saynète bouffonne. Et en dépit de leur pathétisme de façade, ses peintures frôlent fréquemment la farce de turlupins. C'est dire que le musée Hébert a eu raison de se pencher sur son cas : la carrière de François-Auguste Biard est une parfaite leçon de choses sur les vanités du marché de l'art.

François-Auguste Biard,
*Vue de l'océan Glacial :
pêche aux morses par
des Groenlandais*, 1841,
huile sur toile ; musée de
Dieppe.



© Bertrand Lefrès, collection du musée de Dieppe

De la Laponie à l'Amazonie

Né à Lyon dans les derniers mois du XVIII^e siècle, le jeune François-Auguste suit les cours des Beaux-Arts de sa ville natale (la fameuse « classe de Fleurs », où les futurs dessinateurs en soierie apprennent alors le trait minutieux et l'art de compter les étamines), expose au Salon de Paris dès son vingt-cinquième anniversaire et entame, l'année suivante, son premier voyage : c'est en Italie, en compagnie de Corot, mais il y en aura bien d'autres. On peut même prétendre que le principal trait d'originalité de Biard réside précisément dans ce goût immodéré de l'expédition exploratoire. Il navigue dans tout le bassin méditerranéen, accompagne une mission scientifique au Spitzberg (île de Norvège), parcourt la Laponie suédoise, réside un an à Rio de Janeiro, remonte une partie de l'Amazonie et visite les chutes du Niagara. Communicant avisé particulièrement soucieux de sa renommée, il trouve le moyen de fournir à la presse européenne des informations en temps réel (ou presque) sur ses tribulations pérégrines, réussissant ainsi à faire parler de lui en France, alors même qu'il se trouve à l'autre bout du monde.

Un portrait prudhommesque

Et bonhomme doué d'un édifiant opportunisme, par surcroît. Les peintures que Biard rapporte du Spitzberg valent à leur auteur l'estime de Louis-Philippe, roi des Français, lequel connaissait fort bien la Scandinavie pour y avoir longuement séjourné (et avoir poussé jusqu'au cap Nord), lors de son exil durant la Révolution française. Il n'en faut guère davantage pour que notre artiste voyageur se voie intronisé peintre officiel de la cour – héraut, du coup, de l'art louis-philippard et de l'esthétique petite-bourgeoise. Il aimait au surplus se donner en spectacle en train de peindre dans son atelier : la visite était très courue et la foule s'y bousculait. Ajoutons que sa jeune et brillante épouse le cocufia avec Victor Hugo, ce qui n'est pas donné à tout le monde, mais parachève le portrait prudhommesque par une touche digne du vaudeville – encore que

Biard se montrât particulièrement détestable en cette occasion. Pour autant, qu'on s'entende bien : je ne prétends pas que le Lyonnais était un rapin de bas-étage. Il savait fort bien peindre (l'exposition le prouve abondamment) et c'est, ma foi, un petit maître dont les tableaux méritent qu'on s'y arrête longuement. Ne serait-ce que pour tenter de comprendre les penchants esthétiques de l'époque et l'éclectisme décontenançant propre à l'histoire de l'art du XIX^e siècle.

Exotisme et frissons à bon compte

Au reste, si François-Auguste Biard a pratiqué plus qu'à son tour un pittoresque étriqué, comme vu par le petit bout de la lorgnette, il a su aussi s'attacher sincèrement aux peuples qu'il a côtoyés. Il brosse des tableaux qui semblent autant de dénonciations implicites de l'esclavage aux Amériques, multiplie les croquis ethnographiques en Laponie (comme les premiers photographes voyageurs le faisaient à la même période) et amasse les notations croquées *in situ* au Brésil – autant d'informations recueillies qu'il recompose plus tard à l'atelier, pour dépeindre des scènes dont il n'a sans doute jamais été le témoin. On pourra sourire de son orientalisme convenu, un exotisme de pacotille parcouru de frissons à bon compte. Peint-il les chutes du Niagara, et il ne peut s'empêcher de les « rehausser » d'une pirogue et de ses deux pêcheurs basculant dramatiquement dans la cataracte. Et portraiture-t-il une famille d'Égyptiens au bord du Nil, c'est aussitôt pour la montrer attaquée par un crocodile en passe de la dévorer...

L'appel du romantisme

Cela étant, constatons-le : arrivé au Spitzberg, il dégraisse soudain sa manière, comme si le froid extrême de la contrée l'avait d'un coup convaincu de se convertir à la sobriété. Il observe avec justesse et sensibilité la lumière blafarde, les eaux blanches, le chaos des glaces bleues, les rochers ternes. Il n'en faudrait guère davantage pour que Biard épouse l'idéal romantique. Mais il ne résiste pas, là encore, à la tentation de se mettre en scène, emmailloté dans ses fourrures, ses foulards, ses gants et son chapeau, nous regardant pour nous prendre à témoin de son héroïsme. On ne se refait pas. ●

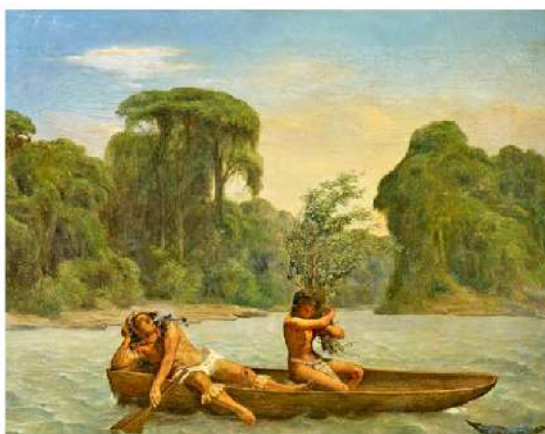
JEAN-LOUIS ROUX



François-Auguste Biard,
*Compartiment réservé
pour la tranquillité des
dames seules*, 1877, huile
sur toile ; coll. part.



François-Auguste Biard,
*Navires explorateurs dans
les mers polaires*, vers
1841, huile sur toile ;
Musée des beaux-arts et
d'archéologie de Troyes.



François-Auguste Biard,
Deux Indiens en pirogue,
vers 1860, huile sur toile ;
musée du Quai Branly –
Jacques-Chirac, Paris.



François-Auguste Biard,
*Scène sur le Nil, famille
attaquée par un crocodile*,
sans date, huile sur toile ;
coll. part, Rhône.

► Le monde en scène, François-Auguste Biard (1799-1882). Jusqu'au 4 septembre au musée Hébert (chemin Hébert, La Tronche ; 04 76 42 97 35). Tous les jours (sauf mardis et 1^{er} mai), 10 h-18 h.